

**CHRISTIAN
TÉTREULT**

avec la
collaboration de
**Louis-Raymond
Maranda**

Préfaces
**Yves Boisvert
André Cédilot**

**L'UNIVERS
MARANDA**
Même le diable a droit à un avocat

CHAPITRE UN

LA GENÈSE

Hochelaga-Maisonneuve

Été 1938, quartier Hochelaga-Maisonneuve, rue Adam. Deux petits garçons parlent ensemble :

— Elle est sourde, la bonne femme Maranda. Je le sais, ma mère me l'a dit. Elle entend rien.

— Sourde ?

— Comme un pot. C'est ça que ma mère m'a dit.

— J'ai une idée. On va le savoir.

M. Maranda venait d'ériger une clôture de bois, question de délimiter sa cour arrière et, du même coup, de sécuriser ses deux jeunes enfants, Léo-René, six ans, et sa petite sœur, Mariette, quatre ans. Une belle clôture fraîchement peinte, blanche et propre.

— Si elle est réellement sourde, la bonne femme ne bougera pas.

Lorsque la dame est sortie dans sa cour pour étendre son linge, les garçons ont saisi un bout de planche et, en courant, l'ont fait claquer contre les piquets de la clôture pour créer tout un vacarme.

Ra-ta-ta-ta-ta-ta-ta!!!

Puis ils se sont terrés, scrutant la réaction de la «bonne femme Maranda». Effectivement, elle a continué à vaquer à ses occupations comme si de rien n'était. Mais son petit garçon, Léo-René, est sorti, intrigué par ces bruits. Le père Maranda, lui, était parti travailler, comme toujours. Quelques voisines se sont aussi pointées. Après quelques minutes, les jeunes espiègles ont recommencé leur manège, s'esclaffant devant les portes qui s'ouvraient dans le voisinage et les visages enragés des femmes du coin.

— Elle est sourde, c'est sûr!

Et ils riaient.

Le vacarme de la clôture des Maranda est devenu un classique, un petit méfait quasi quotidien. M. Maranda, cependant, ne trouvait pas la blague très amusante. Il avait quand même peiné pour peindre convenablement sa belle clôture. Ça demande beaucoup de temps, de la patience, ce n'est pas comme pour un mur. Et les foutues planches des enfants ont fini par écorcher la peinture. Ce n'est pas donné, la peinture, en plus. Bon, le quincaillier du quartier lui avait fait un bon prix, comme d'habitude, mais tout de même.

Léo-René avait six ans et il entendait les doléances de son père. Il s'est donc senti investi d'une mission: il fallait que la satanée petite mise en scène cesse. Déjà, à la tendre enfance, Léo-René entendait jouer les redresseurs de torts en s'attaquant, même seul, aux malfaisants. Alors, il les a épiés pour connaître leur *modus operandi*. Ils partaient de la droite et couraient à toute vitesse jusqu'au bout de la clôture, à gauche. Afin d'amplifier le bruit, chacun avait maintenant sa planche, et parfois un troisième garçon se joignait à eux. Dès que l'agression sonore était finie, ils se sauvaient et gloussaient en chœur, tapis quelque part dans le voisinage,

à constater de loin le magnifique effet d'exaspération des mères du coin. Et ils en profitaient pour se moquer de la bonne femme Maranda, la sourde. Réjouissant spectacle.

Léo-René est dans la cour arrière, attendant qu'ils recommencent leur manège, prêt à entrer en action. Il entend les jeunes. Ils s'attroupent, comme d'habitude, et trament leur mauvais plan à voix basse. Comme ils ont maintenant de l'expérience, ils ne font que décider lesquels, dans le groupe, feront du bruit. Une fois le choix arrêté, ils repartent en grande pour une autre séance de vacarme infernal.

Caché à l'extrémité gauche de la clôture, Léo-René est prêt. Il les attend de pied ferme. De poing ferme, surtout.

Dès que la course des malfaiteurs est terminée, il bondit de sa cachette et saute sur le premier devant lui. Il ne ménage pas son adversaire. Il a du nerf, le jeune Maranda. Six ans seulement, mais rage au cœur, au bout du poing et du pied. Le but est de montrer aux autres témoins que, s'il y a persistance à emmerder le voisinage, il y aura des conséquences.

Tu fais un mauvais coup? C'est ton choix, mais dans le livre de Léo-René Maranda, il y a toujours une facture à honorer.

Les enfants de la rue Ontario ont fini par remiser leurs planches malfaisantes. Il n'y a plus eu de vacarme indu dans la cour de M^{me} Maranda. Quand celle-ci a vu son petit garçon apparaître dans la cuisine, essoufflé, sourire aux lèvres, mais les petits poings meurtris, la lèvre boursouflée et les genoux éraflés, elle lui a demandé ce qui était arrivé.

— Rien. Je suis tombé.

• • •

René Maranda (1898-1968)

Le père de Léo-René, René Maranda, est né dans le petit village de Saint-Ours, près de Sorel, en 1898. Il y a vécu jusqu'à l'adolescence et a vite compris que Saint-Ours était trop petit pour lui; il a donc quitté son foyer pour Montréal, affamé d'action. Son patelin étant assez réduit, et ses hormones plus criardes et impatientes qu'une volée d'outardes direction nord en avril, il ne peut pas s'adonner à son passe-temps favori autant qu'il le souhaite: il aime séduire et être séduit, et il souhaite honorer ce rituel le plus souvent et le plus intensément possible. Le jeune René aime beaucoup les filles. Cette propension ferait partie de l'héritage génétique qu'il laisserait plus tard à son fils.

Le jeune René Maranda est un gars courageux. Une des plus belles preuves de ce courage et de sa témérité demeure son enrôlement volontaire, dès l'âge de 18 ans, dans le Royal Flying Corps, précurseur de la RAF (Royal Air Force). Quelques mois plus tard, il traversera l'Atlantique pour se joindre aux forces britanniques et les aider à combattre l'ennemi allemand. Officier du RFC et chasseur en vol talentueux, il pilotera un avion Sopwith Camel, aux commandes duquel il traversera la Manche. On lui décernera une médaille pour service distingué en aide à la Grande-Bretagne et à son roi, George V.

René Maranda ne fera jamais d'études universitaires: il a besoin de plus de mouvement, de plus d'action. Il se servira autrement des talents que la nature lui a donnés et des qualités acquises sur les champs de bataille: de l'audace, de la créativité, un sens inné de l'entrepreneuriat et de la résilience.

Son séjour dans les forces armées aura aussi confirmé ce que son entourage savait d'emblée: René Maranda ne manque pas de hardiesse. Il passera sa vie à tenter sa chance, à réussir, puis

à échouer, à se relever, à recommencer, sans jamais baisser les bras et en gardant le moral.

De retour au pays après avoir aidé les Britanniques à vaincre les Teutons en Europe, René Maranda profite de sa glorieuse réputation d'as pilote et de soldat héroïque. Il prend donc de « l'expérience épidermique » auprès de quelques jeunes femmes du pays, en leur fournissant moult détails sur ses exploits dans le ciel européen et en leur montrant ses décorations. Une poitrine ornée, ça fait toujours effet.

À 25 ans, il choisit de mettre un peu de sérieux dans sa vie personnelle. Il rencontre Agathe Vary, fille de médecin. Comme on dit à cette époque : la petite Agathe, c'est un « bon parti ». Avec son bagout, son torse glorifié, son intelligence et son sens inné des relations publiques, René convaincra le Dr Vary qu'il est tout désigné pour passer la bague au doigt de sa jeune fille chérie. Ils se marient le 1^{er} juillet 1926, au cœur de cette décennie qu'on a baptisée « les Années folles ».

Le couple s'installe en territoire connu : Hochelaga-Maisonneuve, rue Adam. Mais ce n'est qu'une escale avant qu'ils n'établissent leurs quartiers généraux pour de bon à peu de distance de ce premier nid, rue La Fontaine, au coin d'Aylwin. René et Agathe attendent sept ans après leur mariage pour devenir parents : une première fois, le 31 mars 1932, quand leur fils arrive, à la grande joie de René. Il s'appellera Léo-René. Deux ans plus tard, la famille devient complète avec l'arrivée de Mariette, le 27 février 1934.

• • •

Homme d'action, constamment en mouvement, René Maranda n'aurait jamais pu pratiquer un métier qui l'aurait forcé à rester sédentaire ; il aurait été malheureux de travailler

dans une manufacture ou dans un bureau. Les horaires fixes et l'immobilisme, ce n'est pas sa tasse de thé. Comme il est un nomade par nature, il pratique d'abord le métier de commis-voyageur. Vendre est un art qu'il maîtrise très bien, avec panache et allure – et avec un succès évident, peu importe la marchandise qu'il a dans ses valises, dans le coffre de sa voiture ou dans le fond de ses goussets. Il possède également un talent rare pour se vendre lui-même, se faire des amis, établir des contacts. Sa réputation le précède de village en village et de ville en ville. Occasionnellement, lorsqu'il part pour quelques semaines, Agathe l'accompagne. René est un éternel sentimental, mais comme il n'a pas encore les moyens de ses ambitions romantiques, il oublie les hôtels trop coûteux et se rabat sur les pensions plus humbles. Puis, comme dans les romans d'amour, il fait halte dans les plus beaux décors de la campagne québécoise pour s'offrir de somptueux pique-niques dans les prés avec sa dulcinée.

Selon la légende, il aurait aussi perfectionné sa touche auprès des femmes, et les résultats de ces campagnes de séduction auraient été concrets et nombreux. Une de ses conquêtes est demeurée sa maîtresse la plus active pendant un quart de siècle.

René Maranda adore les risques et est parfaitement conscient qu'il ne peut gagner à tout coup et qu'il lui faudra encaisser des échecs. Il a survolé les champs de bataille dans la Grande Guerre avant même d'être un adulte, alors, risquer, c'est dans son ADN. Il est prêt à faire face à l'inéluctable sort, quel qu'il soit, et il accepte la médaille et ses deux côtés.

Il se lance donc dans diverses aventures d'affaires, certaines qui connaissent du succès, d'autres non. Il accumule les leçons de vie. Il est conscient, en démarrant une nouvelle entreprise, en relevant un nouveau défi, en lançant un nouveau projet,

que la faillite et l'échec font partie des possibilités. Chaque contrecoup est un apprentissage et génère une nouvelle occasion d'affaires; c'est le cycle de la vie.

René connaîtra trois faillites, chacune plus motivante que la précédente pour continuer à combattre, maintenir la tête hors de l'eau et nager allègrement vers d'autres rivages.

Visionnaire, il sera l'un des rares concessionnaires des automobiles de luxe Nash Lafayette. Ces modèles ne furent usinés que pendant une courte période, de 1937 à 1941, puis abandonnés. Non seulement il est le patron de la concession, mais en tant que meilleur vendeur, il est dûment récompensé par les hauts dirigeants de la compagnie, impressionnés par les performances du jeune Maranda. C'est incontestable: René Maranda est un *moneymaker*. Il aime faire de l'argent et aime encore davantage en dépenser. D'ailleurs, il n'a jamais été un as pour équilibrer son budget: la colonne des dépenses dépasse souvent largement celle des revenus. Aussitôt arrivée dans la main gauche, la liasse de billets se sauve par la main droite...

Une autre de ses initiatives: la fondation de l'entreprise Métropole Taxi, qui a fermé ses portes en 1960. Afin d'améliorer l'efficacité de ses activités et de se rapprocher de la clientèle, il popularise le « radio-taxi », une méthode révolutionnaire de répartition des voitures. Il convainc de nombreux camionneurs au long cours d'utiliser ce nouveau mode de communication. L'histoire lui donnera raison.

Comme la région de Trois-Pistoles est sa préférée, il s'y offre une maison de campagne où il passera plusieurs étés avec sa famille, à la grande joie d'Agathe. Pendant que celle-ci profite des belles fleurs et de l'air salin du Bas-Saint-Laurent, René continue à se faire aller l'imagination et la créativité. Il apprend surtout l'importance de cultiver ses contacts. On ne

sait jamais quand on aura besoin de celui-ci ou de celui-là. Il se lie par exemple d'amitié avec le grand patron montréalais de la Police provinciale (l'ancien nom de la Sûreté du Québec), Hilaire Beauregard. Or, il est commun, à l'époque, que certains citoyens considérés comme « importants » reçoivent une carte officielle avec photo, de la dimension d'un permis de conduire, signée de la main même de M. Beauregard. Cette carte est un sauf-conduit qui garantit l'impunité à son porteur. Si, par malchance, par inadvertance ou parce qu'il avait pris un verre de trop, René Maranda se faisait arrêter par un policier, il n'avait qu'à montrer cette carte, et on le laissait partir sur-le-champ, sans poser plus de questions.

Malgré une éducation sommaire, René Maranda a donc vite compris comment fonctionnent les choses dans la société moderne. Pour lui, il n'y a pas de contacts plus précieux que ceux qu'on se fait en politique ; voilà pourquoi il se fait organisateur politique. Encore une fois, c'est son don pour la conviction qui devient son arme de prédilection. Bien qu'il adore le jeu rude, René Maranda n'a jamais recours à la brutalité pour arriver à ses fins. Il en est plutôt la victime, mais ces agressions ne sont pas de nature à le faire changer d'idée. Aucune ecchymose ne peut le faire dévier du chemin qu'il a choisi.

Il est, entre autres, l'organisateur du député fédéral Raymond Eudes dans la circonscription d'Hochelaga, au début des années 1940. Plus tard, il aide le député Alcide Montpetit à trouver un siège chez les libéraux provinciaux, face à l'équipe de Maurice Duplessis.

Opportuniste, René Maranda n'a pas de couleurs de prédilection, passant du rouge au bleu plus rapidement qu'un hématome sur le crâne. Il a été membre actif et supporteur de l'Union nationale dans les dernières années de sa vie.

Nombreux sont les politiciens et les officiels de son coin de pays qui ont bénéficié de son sens inné des relations publiques.

Le jeune Léo-René

On l'a vu, dès son jeune âge, Léo-René ne s'en laisse pas imposer par plus gros et plus grand que lui. Un jour, un homme du voisinage se présente à la maison des Maranda avec son jeune fils amoché, fraîchement tapoché.

— Votre fils a battu le mien ! vocifère le type à la mère Maranda.

Comme elle est sourde, elle rameute René et le petit Léo-René. Ce dernier devra assumer les conséquences de ses actes et s'excuser de ses méfaits, c'est dans l'ordre des choses. Qui plus est, René Maranda a une excellente réputation dans le quartier : figure paternelle, il est toujours prêt à aider les plus mal pris, à faire profiter les moins chanceux, les moins nantis de son imposant réseau de contacts. Il ne faut surtout pas que son fils, en distribuant les claques et les raclées, entache son dossier. Il arrive donc à la porte avec le petit Léo-René, tête basse, à son côté. Le papa mécontent est tout de même subjugué de constater que le jeune Maranda est deux fois plus petit que son fils.

Après s'être lui-même excusé, René réprimande son fils devant le papa de la victime. Mais dès que le plaignant tourne les talons, René ne cache pas sa fierté de voir que son fils n'est pas un lâche, bien au contraire. Il ne le félicite pas verbalement, mais son sourire ne laisse planer aucun doute.

Un jour, Léo-René a aussi sauvé *in extremis* sa jeune sœur, Mariette : la petite, alors âgée de quatre ans, s'était aventurée sur le bord d'une fenêtre ouverte, inconsciente du danger. Alors qu'elle risquait de faire une chute peut-être fatale,

Léo-René, son grand frère de six ans, avait couru vers elle pour la saisir par les chevilles, la retenant jusqu'à ce que leur mère, sourde, passe par là et les aperçoive. La fillette enfin hors de danger, Léo-René s'était effondré au sol, en larmes et à bout de forces.

Matamore à ses heures, il s'inspirera d'un des personnages des bandes dessinées de cette époque, Tarzan, afin d'exécuter des acrobaties et des cascades spectaculaires. La corde à linge était l'objet tout désigné pour servir d'accessoire à cet authentique héros de la terrible et dangereuse jungle hochelagaise. La mère Agathe relatera cette fois où, profitant du fait qu'elle était occupée à une quelconque tâche ménagère, son fils avait grimpé sur un petit banc, sur la galerie arrière, pour saisir la corde à linge à deux mains. Il s'était élancé dans le vide pour éviter de se faire bouffer par l'attroupement de dangereux crocodiles et d'autres monstres sanguinaires que son imagination avait créés dans la cour, deux étages plus bas. Son but : descendre dans cette cour et revenir à bon port, sur la galerie, sain et sauf, avec le chimpanzé Cheeta accroché à son héroïque cou. Mais, malgré son élan, il n'avait pas atteint le poteau à l'autre bout, comme prévu. Sa course s'était abruptement arrêtée au milieu du trajet. Guidée par son instinct, Agathe l'avait aperçu du coin de l'œil. Pleurant comme une Madeleine, apeuré, l'enfant tenait bien serré la corde à linge à deux mains. Après tout, qui n'aurait pas peur de tomber et d'être dévoré par tous ces dangereux animaux affamés ? Réussissant à le calmer, la mère avait délicatement ramené Tarzan Maranda à son point de départ. Résultat de l'aventure : des mains et un orgueil légèrement éraflés, sans plus.

René et Agathe ont toujours été très fiers de leur fils, Léo-René. Fiers de ses succès scolaires, qui ne se sont jamais

démentis; fiers de sa personnalité, de son courage et de son intelligence. Le jeune garçon leur rend bien cette affection.

L'école

En 1943, le jeune Maranda termine son cours primaire à l'école La Dauversière, dans l'est de Montréal. Le fait marquant de ses premières années à l'école en dit long sur sa détermination et explique pourquoi élèves et professeurs lui vouent tant d'admiration.

Il n'a que 11 ans lorsque le médecin de famille lui découvre un problème au cœur : une tachycardie. Le médecin recommande aux parents de confiner leur fils à l'immobilité, même si ça doit lui coûter un an d'études. Léo-René ne l'entend pas ainsi : il restera sur sa chaise, à la maison, isolé, soit, mais pas question d'arrêter d'étudier et de perdre un an de sa scolarité. Son ami François Aquin vient lui porter les livres et les notes nécessaires à ses devoirs et leçons. Il continue à accumuler les bonnes notes malgré tout.

Léo-René Maranda entreprend ensuite son cours classique chez les Jésuites. Il est pensionnaire au collège Sainte-Marie (1848-1969), un établissement de prestige situé au centre-ville de Montréal, rue De Bleury, entre la rue Sainte-Catherine et le boulevard Dorchester (aujourd'hui le boulevard René-Lévesque). Le collège Sainte-Marie a été l'alma mater du propre père de Léo-René, mais aussi d'Athanase David, de Lucien L'Allier, de Paul Rose, des hommes de lettres et de théâtre Émile Nelligan, Saint-Denys Garneau, Hubert Aquin et Marcel Dubé, ainsi que de l'acteur et poète Guy Godin. Le fait d'avoir côtoyé quelques-uns de ces personnages célèbres dans sa jeunesse a laissé des traces chez lui : plus tard, quand il plaidera au tribunal, M^e Maranda montrera souvent qu'il

a conservé la fibre théâtrale de ses années au collège, dans le verbe et dans le geste.

Il n'en sort que deux fois par année : la première pour les Fêtes ; la seconde à la fin de l'année scolaire. Ses parents lui rendent visite tous les mois pour s'assurer que tout va bien. Ils en profitent pour demander aux pères jésuites un bilan des études et du comportement général du fils. Ces derniers louent ses réussites scolaires, mais déplorent sa mèche un peu courte et sa tête de béton. Il a de la difficulté à accepter « non » comme réponse.

Léo-René est dans l'élite des étudiants au collège. Comme c'est souvent le cas chez ceux qui se distinguent par leurs bonnes notes, leur arme de prédilection n'est pas nécessairement le temps qu'ils passent le nez dans les livres à étudier sans relâche, mais leur mémoire phénoménale, leur capacité d'entendre certains faits, principes, théories, renseignements ou détails, et de les emmagasiner dans leur mémoire à tout jamais. Cette mémoire allait servir Léo-René tout au long de sa vie.

• • •

Comme le collège Sainte-Marie est alors affilié à l'Université de Montréal, c'est dans cet établissement que le jeune Maranda poursuit ses études de droit, sous la direction, entre autres, du grand juriste devenu juge Irénée Lagarde, un des responsables de l'abolition de la peine de mort au Canada. À sa retraite, le juge Lagarde lui a cédé toute sa collection de livres de droit, une impressionnante bibliothèque.

Maranda achève ses études à l'Université McGill, cette fois inspiré par le professeur et avocat criminaliste Joseph Cohen, un ancien député libéral de la circonscription provinciale de

Montréal–Saint-Laurent. M^e Cohen a été professeur de droit pénal à McGill de 1952 à 1961.

Les collègues de ses années d'université souligneront sa grande intelligence, son esprit curieux, mais aussi une étonnante tendance à la procrastination et même à une certaine paresse. Son attirance pour les femmes n'est pas étrangère à cet occasionnel laisser-aller.

On dit que les yeux sont le miroir de l'âme; or, il y a unanimité sur un fait précis: Léo-René Maranda a un regard très intimidant. Il en est conscient et n'hésitera jamais à s'en servir comme d'une arme. Tout au long de sa carrière, les juges et avocats qui lui feront face, les témoins, les journalistes et les policiers auront tous droit à ce regard parfois assassin, au moment jugé opportun.

Vénus

À la même époque, tout jeune avocat civiliste, Léo-René entend l'appel de la sirène – et cette sirène a une voix particulièrement séduisante: elle s'appelle Vénus et elle chante dans les cabarets qu'il fréquente. Ça impressionne toujours la galerie quand on se lie avec une star, et impressionner la galerie était et demeurera une priorité pour l'avocat. D'autant plus que cette star est une des plus belles femmes en ville. Le fier mâle se dandine, le paon déploie sa magnificence.

Le 16 février 1957, les deux jeunes amoureux s'unissent devant Dieu et les hommes à l'église Saint-Alphonse d'Youville. La jeune mariée donnera naissance à un premier garçon le 16 juillet de la même année, cinq mois après le mariage. En définitive, ce mariage ne durera que quelques années.

Le jugement de divorce est prononcé en octobre 1962, tout à l'avantage de Léo-René, lequel obtient la garde de l'enfant

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE – André Cédilot	7
PRÉFACE – Yves Boisvert (propos recueillis par Christian Tétreault)	11
AVANT-PROPOS	17
INTRODUCTION	19
CHAPITRE UN La genèse	25
CHAPITRE DEUX L'épouse	39
CHAPITRE TROIS Le fils, Louis-Raymond Maranda, dit « la Fouine »	71
CHAPITRE QUATRE La concubine, Andrée Marquis	105

CHAPITRE CINQ	
Maranda, admirateur des <i>street smarts</i>	123
CHAPITRE SIX	
Maranda, le style et le prestige	145
CHAPITRE SEPT	
Maranda et le sang-froid	183
CHAPITRE HUIT	
Quand Maranda parle, il faut écouter.	213
CHAPITRE NEUF	
Maranda et l'argent	219
CHAPITRE DIX	
Maranda et les personnages	259
CHAPITRE ONZE	
Maranda et le mépris des délateurs	283
CHAPITRE DOUZE	
La fin des émissions.	303
REMERCIEMENTS	311